Les promesses de l'Yonne

Une formation sur place,

Enseignement

L'Yonne n'a pas de grande université, mais... Coincé entre Paris et Dijon, deux métropoles où s'exilent nombre d'Icaunais tentés par les longues études, le département dispose en revanche d'une myriade de centres de formation. Objectif, viser juste. Et coller au plus près des besoins du bassin d'emplois. Rencontres.

Romain Blanc
Myriam Lebret
reporters.yr@centrefrance.com

Ils passent des « vieux coucous » aux machines-outils à commande numérique. D'abord ils s'affûtent sur une fraiseuse, une tourneuse : du « conventionnel ». Puis ils s'aiguisent à la programmation, en quelques clics, d'imposantes machines modernes. Nous voici avec « les usineurs » du Pôle formation d'Auxerre.

Pièce d'alu à la main, Kevin, 29 ans, cherche un job. « J'ai arrêté le collège en 5ème. Je me suis vite tourné vers l'apprentissage. Mécanique sur des voitures, manutention... J'ai aussi fait pas mal de missions d'intérim », raconte cet Auxerrois qui s'oriente désormais vers le secteur de l'industrie. « Ça recrute. Mon objectif, c'est de passer ma certification... Et d'intégrer une entreprise au plus vite. »

Pôle formation, le vivier du bassin industriel icaunais

Dispensé par le Pôle formation des industries technologiques 58-89, ce stage a une durée de six mois. Financé par la Région (avec le fonds social européen), il débouche sur un autre stage, en entreprises. « Qui font alors fréquemment des propositions : en intérim, CDD voire CDI », complète la responsable Laure Mincheneau. Selon elle, proposition il y a dans « 60 à 70 % » des cas.

Joao, 20 ans, a déjà une piste. « Durant ma recherche de stage, l'entreprise que j'ai visitée m'a dit qu'elle pourrait peut-être me prendre... » C'était du côté de Flogny-la-Chapelle, chez Yvon Usinage.

Spécialistes ou reconvertis

D'un atelier à l'autre, on quitte les usineurs pour rejoindre « les soudeurs ». « J'habite ici ! » s'amuse Antoine en entrant dans la minuscule cabine de soudage qui lui est attribuée pendant sa formation. D'une durée de six mois, elle est financée par Pôle emploi. Et débouche aussi sur un CQPM, « certificat de qualification paritaire de la métallurgie ».

À 26 ans, Antoine manie le chalumeau depuis quelques années déjà. Passé chez plusieurs poids lourds de l'industrie d'ici (HMY, Conimast, Fruehauf), ce « métallier » a appris à souder sur le tas. « Lorsque tu vas en entreprise, ils te disent "on cherche un soudeur". Moi, je sais souder depuis cinq ans. Mais ce qu'il me manque, c'est le diplôme. Et ça bloque. Même si j'apprends énormément ici ! » Pour valider sa certification, il compte faire son stage chez TFI (Tôlerie fine icaunaise) à Auxerre. « J'aimerais bien finir par obtenir un emploi fixe. Quand t'as envie d'avancer dans la vie, c'est toujours bien. »

Au poste à souder d'à côté, Laura, 32 ans, part « de zéro ». Elle a tout à apprendre, mais mise tout sur cette formation pour se reconvertir. Recommencer. « J'ai eu une mauvaise expérience en restauration », euphémise cette habitante de Villevallier. C'est dans l'industrie qu'elle souhaite écrire une nouvelle page de sa vie professionnelle.

SAVOIRS. En haut à gauche : à l'IFSI d'Auxerre, un élève et Jocelyne Niaux, la directrice. En bas à gauche : à Vauban, Capucine Vigel, Anne-Claire Defoix et Romain Favre. À droite : Joao, Laura, Antoine et Kevin au Pôle formation. M BOISSIOT

Autre secteur dans lequel l'Yonne a faim d'apprendre et de transmettre : l'hôtellerie-restauration. En 1994, la caserne militaire d'Auxerre s'est transformée en lycée des métiers. Vauban forme aujourd'hui les étoiles de demain. « Nous revendiquons notre appartenance à un territoire gastronomique », note Capucine Vigel, proviseure. Ces dernières années, l'établissement a développé ses BTS. « Nous avons désormais deux promos complètes de 24. Parmi ces 48 étudiants, 16 apprentis. Et c'est une réussite. Depuis quatre ans, nous avons 100 % de réussite au BTS. Une fierté. »

Lycée Vauban, des étoiles en boucle et en boude

Le secret de l'excellence ? « On ne les lâche pas ! », sourit la directrice de l'établissement. À son côté, Romain Favre fait oui de la tête. « Faut être franc : à Vauban, mes profs ont su

Les compétences en entreprises avant tout

Selon l'Atlas 2018-2019 des étudiants, publié en 2020, l'Yonne est parmi les départements qui en comptent le moins en Bourgogne Franche-Comté, avec 2.057 personnes en études supérieures.

Directeur emploi-formation de la Chambre de commerce et d'industrie de l'Yonne et directeur de l'école de gestion et de commerce (EGC) de Sens, Hervé Auberger « croit énormément », néanmoins, en la capacité de l'Yonne à accueillir des étudiants. « L'offre d'enseignement de l'Yonne est relative, mais elle a le mérite d'exister et de se développer. »

Face à la volonté des bacheliers de quitter le département « pour découvrir autre chose », et une « méconnaissance de l'offre » de formations, « mettons déjà en valeur l'existant », relativise-t-il, précisant que l'offre de l'Yonne est diversifiée mais cohérente.

Attirer les bacheliers des départements voisins

Reste que, si le département est bien équipé en termes de formations post-bac, il est limité côté masters. Un fait qui n'est pas forcément une fatalité selon le spécialiste emploi de la CCI, arguant qu'il faut pour cela marquer suffisamment les jeunes pour qu'ils reviennent ensuite. « On doit être plus proactifs en visant des bacheliers d'autres départements : la situation géographique de l'Yonne est un atout majeur. » Hervé Auberger cite ainsi comme exemple l'EGC de Sens, dont 25 à 30 % des élèves viennent de départements limitrophes. « On nous dit que le cadre de vie est extra, que nous sommes dans une ville à taille humaine. Les contenus des cours sont qualitatifs et l'offre de logement est avantageuse par rapport à Paris. »

Un département « dans l'air du temps »

Répartis sur Auxerre et Sens, 120 personnes étudient dans le cadre du campus CCI pour les post-bac, dont quasiment la moitié en alternance. Une manière d'étudier qui se développe et qui, selon lui, est très demandée par les entreprises. Selon l'académie, quelque 1.770 élèves icaunais avaient fait ce choix sur l'année 2019-2020. « La vraie qualité d'une formation, c'est les compétences en entreprises. Et les entreprises de l'Yonne ont des besoins, c'est indéniable. Certes, les salaires sont moins importants dans l'Yonne que dans les grandes métropoles, mais le coût de la vie y est aussi plus abordable. Aujourd'hui, la notion de qualité de vie prend tout son sens. On est dans l'air du temps. »

Myriam Lebret
myriam.lebret@centrefrance.com

REPÈRES

Apprentissage. Dans l'Yonne, sur l'année scolaire 2019-2020, 1.770 élèves étaient en apprentissage sur les 9.482 que compte l'Académie de Dijon, soit 18,6 % des effectifs des quatre départements bourguignons.

Études supérieures. Selon l'Atlas 2018-2019 des étudiants, publié en 2020, l'Yonne compte 2.057 étudiants, contre 2.314 dans la Nièvre, et représente 2,5 % des effectifs régionaux.

Niveau d'études. Seulement 19,5 % des Icaunais non scolarisés de plus de 15 ans possèdent un diplôme d'études supérieures, contre 23,3 % en Bourgogne Franche-Comté.

à l'aube d'une nouvelle ère

un emploi à la clef

me garder. » Après son bac pro restauration, il prolonge pour un BTS, option cuisine. « En BTS, cela a été compliqué pour moi, niveau enseignement général, confie Romain Favre. Mais mes profs m'ont toujours remobilisé. »

À 25 ans, cet ancien de Vauban dirige son propre restaurant : Le Soufflot, bonne adresse d'Irancy reprise voilà deux années. « Un ancien étudiant devenu employeur, résume Capucine Vigel. Et un maître de stage, qui accueille désormais nos apprentis en pouvant leur dire "moi aussi, je suis passé par là". Ce suivi des étudiants est essentiel : dehors, quand ils passent professionnels, ce sont eux qui viennent nous former. C'est une vraie boucle. »

Pour Anne-Claire Defaix, 30 ans, « cette relation profs-élèves est forcément donnante-donnante, gagnante-gagnante ». La directrice de l'hôtel Aux Lys de Chablis est arrivée à Vauban en 2010, pour en sortir deux ans plus tard avec un BTS hôtellerie. « Beaucoup de travail et de rigueur. Deux années très intenses », se remémore-elle.

« Ne pas nous faire piquer nos étudiants » trop tôt

Aujourd'hui à Chablis, « la boucle » fonctionne aussi. Anne-Claire Defaix garde ce précieux contact avec le lycée Vauban. « C'est une chance, pour nous, d'accueillir ou d'embaucher des élèves sortant d'études telles que celles-là. En tant que professionnels, avoir ces jeunes si bien formés est un vrai gage de sécurité », relève l'hôtelière.

D'ailleurs, selon la proviseure, son lycée doit souvent batailler afin de tenir les employeurs à bonne distance des élèves. « L'enjeu, c'est plutôt de ne pas nous faire piquer nos étudiants au bout d'un an, à mi-parcours du BTS », glisse Capucine Vigel. Qui affirme que hormis les 25 % de diplômés qui continuent vers une licence, voire un master, tous décrochent un job après Vauban.

À l'IFSI d'Auxerre, le quota de places d'élèves infirmiers augmente

« Cent pour cent d'insertion. » Telles sont également les stats de l'Institut de formation en soins infirmiers (IFSI) d'Auxerre. « Il est clair que de toute façon, du boulot à la sortie, il y en aura », assure Jocelyne Niaux. La directrice de l'IFSI, qui prendra sa retraite dans quelques mois, connaît son métier par cœur. Ancienne élève de l'institut auxerrois, elle a été diplômée, ici, en 1978.

« À l'époque, les promotions étaient beaucoup plus petites », se souvient-elle. Mais les temps changent, et le nombre d'élèves infirmiers accueillis à Auxerre augmente. « Le quota est actuellement de 102 par année, note Jocelyne Niaux. Il passera à 114 places à la rentrée 2021, suite au Ségur de la santé. » Une large consultation qui avait été lancée au printemps 2020 par le ministère de la Santé, après la première vague de coronavirus.

De plus en plus « de jeunes diplômés venant de la région parisienne », attirés par le coût de la vie

« Si nous en sommes là, c'est aussi parce que nos hôpitaux sont en manque, diagnostique Jocelyne Niaux. Il y a déjà une pénurie, aussi bien d'infirmiers que d'aides-soignants. Et il y a une fuite, avec des professionnels qui arrêtent pour faire autre chose. Même si ces fuites ont toujours existé, avec des taux fluctuants », nuance-t-elle.

L'IFSI d'Auxerre, qui forme ses futurs infirmiers pendant trois années après le bac, est également un IFAS, institut de formation d'aide-soignant, sur une durée de dix mois. Côté IFAS, les quotas augmentent aussi : une promo de 36 portée à 40 places à Auxerre, et une autre promo à Tonnerre, de 31 à 35 places.

Les murs sentent encore la peinture. Directrice par intérim de l'IFSI d'Auxerre, Karine Tricot prendra bientôt la relève. Et héritera d'une école toute neuve, fraîchement réhabilitée grâce à des travaux financés par le conseil régional de Bourgogne Franche-Comté.

Selon elle, chez les infirmiers et les aides-soignants, la nouvelle ère s'observe aussi. « Beaucoup de jeunes diplômés de la région parisienne, après quelques années sur Paris, viennent s'installer ici, dans l'Yonne, témoigne Karine Tricot. Où le logement et le coût de la vie sont moins chers. C'est une tendance que l'on observe de plus en plus. »

Une association pousse les jeunes Icaunais vers les grandes écoles

De l'Yonne aux grandes écoles. C'est le nom de cette association, fondée en 2018, pour inciter les jeunes Icaunais à voir en grand. Elle compte aujourd'hui une trentaine de membres.

« L'ambition n'a pour seules limites que celles que l'on se fixe. Si nous l'avons fait, ils peuvent le faire », lancent Noémie Leite et Jessy Doin, coprésidents.

L'association intervient dans tous les lycées de l'Yonne pour présenter aux élèves, « de pair à pair », l'offre de formations des grandes écoles françaises. Qui peuvent parfois paraître, vu d'ici, inapprochables. « L'ambition des élèves, il y en a une », constate Jessy Doin. « Mais il y a surtout un manque d'information des grandes écoles auprès des élèves du territoire. Moi, à la sortie de ma Terminale ES à Tonnerre, je me suis retrouvé dépourvu face à la masse d'informations… »

« Contre l'autocensure »

Après un DUT tech de co à l'IUT d'Auxerre, Jessy Doin bifurque vers le Celsa, une grande école parisienne de communication. À 29 ans, il est désormais consultant à Paris, chez l'agence Plead. « Nous luttons vraiment contre l'autocensure des lycéens. Autocensure par leur *background* académique, autocensure par leur situation financière ou sociale… »

L'association De l'Yonne aux grandes écoles développe aussi un système de parrainage, entre actifs et étudiants. Et accompagne les élèves au sortir du lycée pour faciliter « le grand passage à la vie étudiante » : bourses, logements, aides… Elle distille toutes sortes de petits conseils qui peuvent s'avérer précieux.

Noémie Leite décroche son bac S au lycée Saint-Joseph d'Auxerre en 2018. « C'était la première année de Parcoursup, se souvient-elle. Paris-Dauphine ne figurait même pas sur la plateforme : j'ai eu l'information tardivement. Et je me mettais des barrières. À l'époque, jamais je n'aurais pensé pouvoir un jour intégrer cette école. » Aujourd'hui pourtant, à 20 ans, Noémie Leite achève sa troisième année de licence de gestion à Dauphine, la prestigieuse université. Mieux, elle travaille déjà en alternance, chez Vinci.

« Le dynamisme de l'Yonne dépend aussi de sa jeunesse », soutient Jessy Doin, pour qui le retour des diplômés icaunais est un enjeu grandissant, à l'aune de la crise sanitaire. « On veut redonner le goût de l'Yonne. J'ai un attachement viscéral à l'Yonne et je le mets en avant. Personnellement, je n'exclus pas un retour au pays ces prochaines années. »

À noter. Lycéen, étudiant, actif… Vous êtes intéressé par l'association ? Elle organise un forum digital, « Bac + Yonne », le 27 février, de 14 à 17 heures, sur Teams. Inscriptions : delyonneauxgrandesecoles.org

« Je me mettais des barrières. À l'époque, jamais je n'aurais pensé pouvoir un jour intégrer cette école. »

NOÉMIE LEITE. De l'Yonne aux grandes écoles